Document generated on 04/24/2024 5:13 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

L'itinéraire de Cendrillon

François Ricard, *Gabrielle Roy. Une vie*, Montréal, Boréal, 1996, 648 p., 34,95 $.

Francine Bordeleau

Number 85, Spring 1997

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39076ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bordeleau, F. (1997). Review of [L'itinéraire de Cendrillon / François Ricard, *Gabrielle Roy. Une vie*, Montréal, Boréal, 1996, 648 p., 34,95 $.] *Lettres québécoises*, (85), 48–48.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

François Ricard, *Gabrielle Roy. Une vie*, Montréal, Boréal, 1996, 648 p., 34,95 $.

L'itinéraire de Cendrillon

Dans cette biographie grand public, l'auteure de *Bonheur d'occasion* apparaît comme un personnage éminemment balzacien qui plaça l'écriture au-dessus de tout.

BIOGRAPHIE
Francine Bordeleau

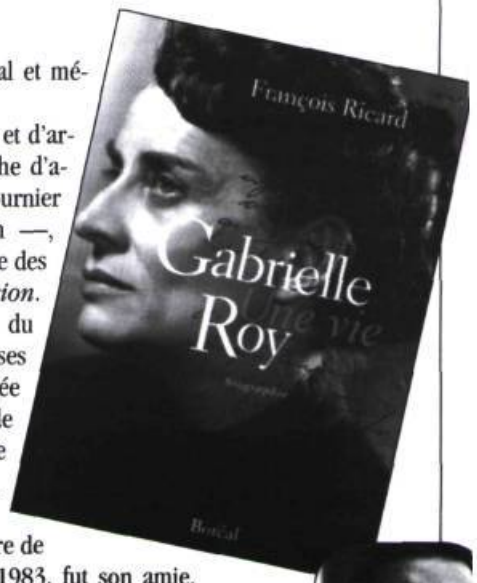
À L'AUTOMNE DE 1937 GABRIELLE ROY, âgée de 28 ans, quitte enfin le Manitoba, où elle étouffe, et s'embarque pour l'Europe, réalisant ainsi un rêve qu'ont encore Québécois et Canadiens. Ce départ, elle l'a préparé longuement, en économisant pendant des années une partie de son salaire d'institutrice. Raconté par Gabrielle Roy elle-même dans *La détresse et l'enchantement*, son autobiographie, ce séjour de 20 mois, au cours duquel elle découvre sa vocation d'écrivain, semble plutôt idyllique. François Ricard met au jour une réalité assez différente, et révèle au passage les déchirements engendrés par ce voyage :

> *Une jeune femme ayant tout pour elle — éducation, métier, salaire — refuse à sa vieille mère dans le besoin le soutien qu'elle est la seule à pouvoir lui apporter. Tout Gabrielle Roy, en un sens, se joue dans ce refus, dans cet acte de rupture aussi courageux que terrible.*

Et d'ajouter : « [...] cet arrachement par lequel elle se choisit elle-même, jamais la femme ni la romancière ne s'en remettra. »

De ce geste d'« infidélité filiale », Ricard fait l'une des grandes lignes de force de sa biographie. De son récit, aurait-on envie de dire, tant se dessinent ici tensions et structures dramatiques. Mais il est vrai que le caractère et l'existence de Gabrielle Roy, qui rappellent immanquablement la figure de Rastignac, avaient de quoi inspirer un tel traitement.

Fillette, elle est surnommée par son père « Petite Misère », ou encore « La Misère ». Curieuse idée, et on comprend Gabrielle de ne l'avoir jamais appréciée. Toute jeune encore, elle montre une ambition, une ténacité extraordinaires, et s'emploie à échapper à ce surnom, à cette existence étriquée et banale qui fut celle de sa mère, et qui est déjà celle de ses sœurs (20 ans séparent Gabrielle, la benjamine de la famille, d'Anna, l'aînée des filles). La plupart des frères et sœurs — et particulièrement Anna et Adèle — sont pourtant des êtres révoltés, mais cette révolte débouchera en définitive sur l'échec. Seule Gabrielle connaîtra cette gloire qu'elle appelle de tous ses vœux. Et quelle gloire ! À son retour d'Europe, elle s'installe à Montréal ; il ne lui suffit pas, alors, de devenir, grâce à Henri Girard qui connaît toutes ces élites appartenant à la « mouvance moderniste et libérale » de l'époque, « une des "libératrices" du journalisme féminin » comparable, soutient Ricard, à Judith Jasmin. En 1945, *Bonheur d'occasion* assure à cette jeune femme de 36 ans une énorme célébrité. D'abord publié à Montréal et au Canada anglais, le roman est traduit aux États-Unis dès l'année suivante, puis remporte le prix Fémina en 1947. On imagine mal, aujourd'hui, « l'ampleur du succès commercial et médiatique » de ce livre, écrit Ricard.



Célébrée, adulée, couverte d'honneurs et d'argent — Hollywood, on le sait, se dépêche d'acheter les droits du roman, et Claude Fournier devra les racheter pour faire son film —, Gabrielle Roy doit désormais vivre à l'aune des attentes suscitées par *Bonheur d'occasion*. C'est peut-être le plus grand mérite du biographe, que d'avoir su dire les angoisses subséquentes de l'écrivaine, l'œuvre élevée au rang d'idéal et d'absolu — la vie de Gabrielle Roy deviendra une « sorte de désert entièrement livré à l'écriture » —, les amertumes et les contradictions...

Tout du long respectueux de la mémoire de celle qui, de 1973 jusqu'à sa mort en 1983, fut son amie, Ricard ne cherche guère à déterrer les cadavres. Le biographe mentionne bien, au passage, l'homosexualité du mari, le docteur Marcel Carbotte ; mais il analysera davantage la « frigidité » de l'écrivaine, car « qu'on le veuille ou non, [elle] est une des sources de la créativité de Gabrielle, une des forces profondes de son œuvre ». La démonstration est intéressante, mais d'autres incursions de Ricard dans la psychologie féminine n'évitent ni le cliché ni la généralisation. Des clichés dans l'expression — « Le Saint-Laurent, en contrebas, offre son spectacle toujours le même, toujours changeant », dira par exemple Ricard, dans sa description de la résidence du couple installé à Québec — et des raccourcis — sur la situation du roman dans les années 70 et dans l'évocation du contexte sociopolitique, notamment — viennent toutefois affaiblir cette biographie.

François Ricard

François Ricard a cependant évité l'hagiographie. S'appuyant sur une volumineuse documentation, il relativise ou conteste cette belle image que s'est donnée l'écrivaine dans *La détresse et l'enchantement*. Adèle, « obsédée par l'idée d'écrire » à cause du succès de sa sœur, avait déjà mis l'icône à mal avec *Le pain de chez nous*, « une charge contre » Gabrielle publiée en 1954. Sa jalousie va jusqu'à la névrose, voire la folie, mais Adèle n'en touche pas moins des vérités, et ses « révélations » sur la sécheresse de cœur, sur les caprices d'enfant gâtée, sur la pingrerie de Gabrielle hanteront longtemps cette dernière. « Au moment où j'écris ces lignes (avril 1996), Adèle a dépassé les cent trois ans », souligne Ricard, et continue d'accuser sa sœur cadette « d'avoir baigné toute sa vie "dans les eaux troubles du mensonge et de l'onirisme" .»